



Cahiers de la Méditerranée

79 | 2009
Les Morisques

Vision des morisques et de leur expulsion, quatre cents ans après

Louis Cardaillac



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/4945>
ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2009
Pagination : 407-418
ISBN : 2914561490
ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Louis Cardaillac, « Vision des morisques et de leur expulsion, quatre cents ans après », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 79 | 2009, mis en ligne le 16 juin 2010, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/4945>

© Tous droits réservés

Vision des morisques et de leur expulsion, quatre cents ans après

Louis CARDAILLAC

Introduction : du XVII^e au XX^e siècle, deux visions opposées de l'expulsion et des morisques

Lors d'un récent colloque international qui s'est déroulé à Tunis pour la commémoration du quatrième centenaire de l'expulsion des morisques (20-23 mai 2009), l'une des intervenantes a donné comme titre à sa communication : « L'expulsion des morisques au miroir du temps »¹.

Dans son exposé, elle a présenté une synthèse des différentes positions qui se sont affrontées pendant les quatre siècles qui nous séparent de l'expulsion. Cette mesure drastique fut, dès le début, motif de polémique, à laquelle, d'ailleurs, participèrent les exilés eux-mêmes. Dans un article récent d'Augustin Redondo², écrit à partir de l'analyse de relations de faits des années 1609-1624, l'auteur nous présente, grâce à ces nouvelles sources qu'il a exhumées, la double vision de l'expulsion dans les premières décennies qui suivirent cet événement : le discours majoritaire exprimait la haine et l'exclusion face à ces exilés, alors qu'au même moment, dans une perspective différente apparaissait l'expression d'un secteur minoritaire de la société, qui voyait dans l'expulsion une mesure injuste, fruit d'une grave erreur politique.

Une œuvre littéraire, publiée récemment, celle de Juan Ripol, auteur aragonais du début du XVII^e siècle, intitulée *Diálogo de consuelo por la expulsión de los moriscos de España* (1613)³, a précisément le mérite de confronter les deux points de vue sur l'expulsion et ce grâce à sa présentation sous la forme littéraire du dialogue entre un partisan de la mesure royale et un adversaire, qui regrette le sort que l'on a fait aux morisques. À travers les paroles de Serapión, nom donné

1. Araceli Campos, « La expulsión de los moriscos en el espejo del tiempo », *XIV^e Congrès international d'études morisco-andalouses sur : Le 4^e centenaire de l'expulsion des morisques d'Andalousie (1609-2009)*, Université de Tunis, 20-23 mai 2009, (actes sous presse).
2. Augustin Redondo, « La doble visión en España de los moriscos expulsados, a través de unas cuantas relaciones de sucesos de los años 1609-1624 », *España y el mundo mediterráneo a través de las relaciones de sucesos (1500-1750)*, *Actes du IV^e Colloque international sur les relations de faits (Paris, 23-25 septembre 2004)*, Ed. Université de Salamanque, 2008, p. 271-286.
3. Santiago Talavera et Francisco J. Moreno, *Juan Ripol y la expulsión de los moriscos de España*, Saragosse, Institution « Fernando el Católico », Exc^{ma} Diputación de Zaragoza, 2008.

à l'opposant des mesures d'expulsion, Ripol expose les arguments qui militent en faveur d'une autre solution et critique l'inefficacité de la politique d'évangélisation et les conséquences économiques désastreuses causées par l'expulsion.

Cette double vision de l'expulsion s'est perpétuée jusqu'au début du ^{xx}^e siècle, et c'est le point de vue conservateur qui l'a emporté sur l'autre, plus libéral⁴. À partir des années 1950, les historiens prétendent enfin chercher l'objectivité en se fondant sur les documents d'archives. C'est le cas de Lapeyre qui, dans son ouvrage *Géographie de l'Espagne morisque*⁵, a établi une estimation numérique et scientifique des expulsés.

La conférencière de Tunis, dont j'ai parlé, a fini son exposé en disant que le point de vue sur l'expulsion, à la fin du ^{xx}^e - début du ^{xxi}^e siècle, avait pris un nouveau tournant qualitatif, en s'appuyant sur les œuvres les plus récentes que l'on vient de publier sur ce sujet.

Une prolifération de livres et de publications à l'occasion du quatrième centenaire

Effectivement, nous assistons actuellement à quantité d'actes et de publications sur le thème des morisques : numéros de revue, articles, essais, et surtout livres, qui occupent un espace important dans les librairies. Cette vaste production est en train de renouveler et d'élargir la vision que nous avions des morisques, et nombreux sont ceux qui insistent sur les conditions de l'expulsion.

Œuvres sur les différentes communautés morisques, selon les régions

Une première catégorie de livres, récemment publiés, jette un nouvel éclairage sur les régions qui étaient peuplées de morisques. Ils illustrent la célèbre phrase de Fernand Braudel : « Il n'y a pas un, mais des problèmes morisques », où l'historien insistait sur la diversité du problème morisque en fonction des régions. Un certain nombre d'ouvrages prouvent précisément la spécificité de l'implantation morisque dans une région donnée.

4. Pour ceux qui voudraient approfondir ce thème dans l'historiographie, nous conseillons, entre autres, la lecture de trois œuvres fondamentales : Mikel de Epalza, *Los moriscos antes y después de la expulsión*, Madrid, MAPFRE, 1992 ; Miguel Ángel de Bunes, *Los moriscos en el pensamiento histórico*, Madrid, Cátedra, 1983 ; et, María Luisa Candau Chacón, *Los moriscos en el espejo de tiempo*, Huelva, Publicaciones Universidad de Huelva, 1998.
5. Henri Lapeyre, *Géographie de l'Espagne morisque*, Paris, SEVPEN, 1959. Au cours des siècles précédents, les chiffres avancés étaient un simple argument utilisé dans la polémique. Tel fut le cas de Pedro Fernández de Navarrete qui, dans son ouvrage *Conservación de Monarquía* de 1626, prétendait que la première des causes de la perte de l'Espagne en population était due au fait que la Monarchie espagnole avait dû expulser les ennemis de la foi catholique, au nombre élevé de trois millions pour les musulmans et de deux millions pour les juifs (« La primera causa de la despoblación de España ha sido las muchas y numerosas expulsiones de moros y judíos, enemigos de nuestra sancta fe católica, habiendo sido de los primeros, tres millones de personas y dos de los segundos »). Au ^{xviii}^e siècle, les économistes et les politiques comme Jovellanos, Campomanes, Cabarrús, Arroyal, ou encore Arteta, exagérèrent eux aussi le nombre d'exilés, pour mieux souligner la ruine qu'avait représenté l'expulsion des morisques pour l'Espagne.

Pour l'Aragon, le livre de Manuel Lomas Cortés, *La expulsión de los moriscos del Reino de Aragón. Política y administración de una deportación*⁶, a le mérite de remplir un vide. Il nous montre que l'expulsion des morisques aragonais fut un processus très complexe et que les événements ne se réduisirent pas à ce qui se passa pendant l'été 1610. En réalité, ils sont intimement liés aux différents projets et aux priorités de la Monarchie. C'est la raison pour laquelle l'auteur entend l'expulsion dans un sens large et l'a étudiée en fonction de ses implications de tout ordre. Le départ des morisques, malgré les craintes de la Monarchie, s'effectua somme toute de façon très pacifique. Dans son dernier chapitre, cet historien traite des conséquences spécifiques pour l'Aragon. À cause de l'expulsion des morisques, les seigneurs virent leur capacité économique amoindrie. L'abandon des terres, la chute de densité de la population en milieu rural, la baisse généralisée de la production et des rentes seigneuriales, ainsi que le grave problème qui apparut pour les censiers, furent à l'origine d'une grande crise économique.

À Valence, en Nouvelle-Castille, à Grenade, l'expulsion s'est effectuée dans des conditions très différentes, évoquées dans plusieurs livres.

Pour Valence, nous étions déjà bien informés grâce à des publications récentes, comme par exemple l'ouvrage collectif *La expulsión de los moriscos*, publié en 1998⁷. Maintenant, à l'occasion du quatrième centenaire de l'expulsion, on vient de publier à nouveau un classique, le livre de Tulio Halperin Donghi (1980), *Un conflicto nacional. Moriscos y cristianos viejos en Valencia*⁸.

En ce qui concerne Grenade, le livre phare, réédité il y a peu avec quelques compléments, est celui de Manuel Barrios Aguilera, *La convivencia negada. Historia de los moriscos del Reino de Granada*⁹. L'auteur est le grand spécialiste de son «pays», de cette terre andalouse, et du métissage culturel qui le caractérise. Nul mieux que lui ne pouvait écrire cette œuvre sur la «coexistence refusée». L'expulsion, qui occupe la troisième partie du livre, est vue en relation avec le fait vécu, l'expérience de la communauté morisque en terres de Grenade.

Un autre ouvrage, de beaucoup de poids (1328 pages), est celui du professeur de l'université de Londres, Trevor J. Dadson, *Los moriscos de Villarubia de los Ojos (siglos XV-XVIII). Historia de una minoría asimilada, expulsada y reintegrada*¹⁰. L'intérêt de cette œuvre est de nous présenter l'histoire d'une communauté morisque sur la longue durée. C'est la première fois que l'on écrit de façon détaillée l'histoire d'une communauté morisque qui s'est assimilée à la culture catholique. Grâce à leur sincère conversion, ces morisques de la Manche purent résister quelque temps aux tentatives d'expulsion et rester à Villarubia. Cette monographie est très intéressante pour tout ce qu'elle apporte comme renseignements sur

6. Manuel Lomas Cortés, *La expulsión de los moriscos del Reino de Aragón. Política y administración de una deportación (1609-1611)*, Teruel, Centro de Estudios Mudéjares, 2008.

7. *La expulsión de los moriscos*, ouvrage collectif, Valence, Bancaja, 1998.

8. Tulio Halperin Donghi (1980), *Un conflicto nacional. Moriscos y cristianos viejos en Valencia*.

9. Manuel Barrios Aguilera, *La convivencia negada. Historia de los moriscos del Reino de Granada*, Grenade, editorial Camares, 2008.

10. Trevor J. Dadson, *Los moriscos de Villarubia de los Ojos (siglos XV-XVIII). Historia de una minoría asimilada, expulsada y reintegrada*, Madrid, Iberoamericana-Vervuert, 2007.

la condition des morisques de Castille, plus attachés que ceux des autres régions à leurs terres, plus assimilés et enracinés, moins dans le conflit avec les vieux-chrétiens. Ici, l'on souligne les conditions de coexistence avec les vieux-chrétiens et l'on remarque des aspects exceptionnels de l'expulsion : certains parvinrent à rester et d'autres revinrent, comme ce fut le cas de ceux du Campo de Calatrava.

Un autre livre sur les morisques de la Manche, mais avec une problématique très distincte, centrée sur l'étude de la communauté elle-même, est celui de Francisco J. Morena Díaz, intitulé *Los moriscos de la Mancha. Sociedad, economía y modos de vida de una minoría en la Castilla moderna*¹¹.

Œuvres sur différentes problématiques morisques

À l'aube de la commémoration du quatrième centenaire, ont été publiés divers ouvrages qui, à n'en pas douter, vont devenir des classiques pour l'étude des morisques. Citons-en quelques-uns qui nous font connaître quelques aspects de la religiosité morisque et de sa culture.

L'un d'eux, intitulé *¿La historia inventada? Los libros plúmbeos y el legado sacromontano*¹², a été publié par *El legado andalusí*, c'est-à-dire le legs d'al-Andalus, en 2008. L'œuvre aborde le thème des livres de plomb du Sacromonte de Grenade, en les traitant de manière scientifique, sous de multiples aspects complémentaires, tant du point de vue philologique, qu'historique, artistique ou encore anthropologique, et il a pour directeurs deux éminents spécialistes des morisques, Manuel Barrios Aguilera et Mercedes García Arenal.

L'autre ouvrage que nous voudrions signaler à l'intention des lecteurs est l'œuvre récemment publiée (mai 2009) par la spécialiste de la littérature *aljamiada*¹³, et auteur de nombreux livres et de plus de deux cents articles, Luce López Baralt, également fondatrice et directrice de l'école de Porto Rico, où plusieurs dizaines d'étudiants, formés par elle, ont contribué à faire connaître les manuscrits *aljamiados* qu'ils étudient dans son centre. Le livre de Luce López Baralt, auquel nous faisons allusion, a pour titre *La literatura secreta de los últimos musulmanes de España*¹⁴. Cette œuvre, que l'on peut considérer comme une synthèse des travaux de son auteur, nous permet de pénétrer, à travers l'étude des textes *aljamiados*, dans l'intimité de la vie des morisques, et d'entendre, dans de longs monologues, la voix, longtemps étouffée et passée sous silence, de ses auteurs secrets.

Enfin, nous ne pouvons finir cette revue des principales œuvres publiées à l'occasion de ce quatrième centenaire, sans signaler qu'il existe une collection dédiée exclusivement aux études morisques, placée sous l'égide de trois universités, celles de Valence, Grenade et Saragosse : la *Biblioteca de Estudios Moriscos*, qui, comme son nom l'indique a pour mission de rééditer d'importantes études

11. Francisco J. Moreno Díaz, *Los moriscos de la Mancha. Sociedad, economía y modos de la vida de una minoría en la Castilla moderna*, Madrid, CSIC, 2009.

12. Manuel Barrios Aguilera et Mercedes García Arenal (éd.), *¿La historia inventada? Los libros plúmbeos y el legado sacromontano*, Grenade, El legado andalusí, 2008.

13. Il s'agit d'écrits en espagnol mais en caractères arabes.

14. Luce López Baralt, *La literatura secreta de los últimos musulmanes de España*, Madrid, editorial Trotta, 2009.

déjà épuisées et de publier les textes des grands spécialistes du thème morisque. Les quatre premiers volumes de la collection sont les suivants¹⁵ : Manuel Barrios Aguilera et Mercedes García-Arenal (éd.), *Los plomos del Sacramonte. Invención y tesoro*; Bernard Vincent, *El río morisco*; Manuel Dánvila y Collado, *La expulsión de los moriscos españoles*; Tulio Halperin Dongui, *Un conflicto nacional : moriscos y cristianos viejos en Valencia*.

Deux optiques privilégiées de la vision des morisques et de l'expulsion

Au moment de la commémoration de ce quatrième centenaire de l'expulsion des morisques, apparaît clairement, à travers toutes les œuvres publiées, une nouvelle vision aussi bien des morisques que de leur expulsion. Quand nous disons « nouvelle », cela ne veut pas dire que les historiens aient élaboré cette vision à partir de zéro, mais cela signifie qu'ils privilégient certains axes d'interprétation et qu'ils les développent dans leurs études en se fondant sur une documentation et une argumentation nouvelles.

Une vision engagée

Ceux qui abordent le thème des morisques se sentent engagés par rapport à cette problématique et ce, comme nous allons le voir à différents niveaux.

Pendant des siècles, s'intéresser aux morisques revint simplement à traiter l'un des chapitres de l'histoire de l'Espagne. Ce fut surtout, dans l'optique des conservateurs, s'intéresser à une minorité du pays qui avait refusé l'assimilation et qui avait même représenté un danger pour l'État. C'était l'ennemi intérieur, une cinquième colonne que l'on devait expulser, à cause de sa trahison et de son incapacité à s'intégrer.

Mais progressivement au ^{xx}e siècle, l'histoire de cette minorité a été traitée non seulement avec objectivité, mais aussi avec sympathie. Rappelons que déjà, en 1978, Antonio Domínguez Ortiz et Bernard Vincent donnèrent comme sous-titre à leur *Histoire des Morisques* : « *Vie et tragédie d'une minorité* »¹⁶.

Et, depuis cette date, nous avons vu comment les auteurs ont exprimé leur sympathie vis-à-vis des morisques, soulignant la tragédie qui fut la leur, comme étant celle d'hommes qui eurent à souffrir des premières tentatives de « nettoyage ethnique » en Europe.

15. 1. Manuel Barrios Aguilera et Mercedes García Arenal (éd.), *Los plomos del Sacramonte. Invención y tesoro*, Universitat de València, Universidad de Granada, Universidad de Zaragoza, 2006.

2. Bernard Vincent, *El río morisco*, Universitat de València, Universidad de Granada, Universidad de Zaragoza, 2006.

3. Manuel Dánvila y Collado, *La expulsión de los moriscos españoles*, édition de Rafael Benítez Sánchez-Blanco, Grenade, 2007.

4. Tulio Halperin Donghi, *Un conflicto nacional : moriscos y cristianos viejos en Valencia*, Universitat de València, Universidad de Granada, Universidad de Zaragoza, 2008 (1^{re} éd., Valence, 1980).

Toutes ces œuvres portent le sceau des éditions des universités de Grenade, Valence et Saragosse.

16. Antonio Domínguez Ortiz et Bernard Vincent, *Historia de los moriscos. Vida y tragedia de una minoría*, Madrid, Biblioteca de la Revista de Occidente, 1978.

De sorte que, progressivement, les historiens se sont engagés du côté de cette minorité, essayant aussi surtout de comprendre ces événements du passé. Ils se sont bien aperçus que l'histoire ne traite pas seulement de faits froids et objectifs, susceptibles d'être analysés, mais que sous ces faits, il y a des hommes de chair et de sang avec des noms et des visages.

Ces morisques expulsés méritent bien plus que de faire partie de statistiques : plus que des chiffres, ce sont des personnes qui ont souffert un drame personnel et collectif. Les historiens d'aujourd'hui renouvellent la thématique, en appliquant le conseil qu'Antonio Domínguez Ortiz leur donnait déjà il y a des années : « Bien que nous connaissions déjà les lignes générales du processus de l'expulsion, il y a encore beaucoup de recherches à mener au plan local ; il faudrait multiplier les monographies pour étudier les modalités qu'elle a revêtues dans chaque village. Les contrastes sont grands »¹⁷.

Un bon exemple de ces micro-histoires désirées est l'ouvrage de Trevor J. Dadson, dont nous avons déjà parlé, sur les morisques de Villarubia de los Ojos dans la Manche, monographie qui nous permet de connaître plus précisément les morisques d'un village, leurs relations avec le pouvoir local et national, et qui nous permet de connaître en même temps quelques-uns des pouvoirs locaux, dans ce cas favorables aux morisques.

Toutes ces études de micro-histoires sont intimement liées avec d'autres études de macro-histoires. Leurs auteurs revendiquent de la même manière le compromis de l'historien dans sa vision générale des morisques et de leur expulsion. Tel est le cas de Raphaël Carrasco qui vient de publier à Barcelone, en avril 2009, un excellent livre de synthèse : *Deportados en nombre de Dios. La expulsión de los moriscos : cuarto centenario de una ignominia*¹⁸.

Le titre (Déportés au nom de Dieu. L'expulsion des morisques : quatrième centenaire d'une ignominie) est suffisamment explicite pour exprimer le point de vue engagé de l'auteur, de la même manière que la phrase, extraite du dernier paragraphe de l'œuvre, montre bien la vision qu'il nous propose de la communauté morisque : « L'expulsion fut la sanction à la rébellion, à l'insurrection et à la fidélité au passé »¹⁹.

Dans cette catégorie d'auteurs engagés, il convient également de citer l'historien Francisco Márquez Villanueva qui, bien avant, a envisagé l'expulsion des morisques comme : « Un pur et simple génocide, voilà le vrai sens du vocable "expulsion", dont le genre est si décent que nous l'utilisons habituellement avec une inconscience amnésique. Parmi tant d'euphémisme et une telle identification aux critères officiels, on perd de vue qu'il s'agit de la liquidation d'un peuple et d'une culture hispanique »²⁰.

17. *Ibid.*, p. 160. « Aunque conocemos ya las líneas generales de proceso de la expulsión, hay todavía mucho que investigar en el plano local ; deberían multiplicarse las monografías para estudiar las modalidades que revistió en cada pueblo. Los contrastes son grandes ».

18. Raphaël Carrasco, *Deportados en nombre de Dios. La expulsión de los moriscos : cuarto centenario de una ignominia*, Barcelona, Destino, 2009.

19. *Ibid.*, p. 370 : « La expulsión fue la sanción de la rebeldía, la insurrección y la fidelidad al pasado ».

20. Francisco Márquez Villanueva, *El problema morisco (desde otras laderas)*, Madrid, Libertarias,

Dans ces phrases, Francisco Márquez Villanueva souligne deux points essentiels; tout d'abord, «ce fut la liquidation d'un peuple», et comme le dit l'éminent historien en poursuivant son discours, «ils ne trouvèrent aucun Las Casas et personne aujourd'hui ne verse une larme pour le destin qui leur fut réservé». Dans cette perspective, on ne peut séparer les aspects doctrinaux de l'expulsion, des humains.

En second lieu, «ce fut la liquidation d'une culture hispanique». Ce qui revient à dire qu'il y eut un islam péninsulaire qui disparut avec l'expulsion, et qu'il y eut une forme de civilisation musulmane qui eut son originalité propre par rapport à l'Orient²¹.

En effet, nous savons tous qu'en plus du transfert culturel qu'il y eut d'une péninsule à l'autre, c'est-à-dire de la Péninsule arabique à la Péninsule hispanique, très rapidement al-Andalus affirma sa personnalité, jusqu'au point où Ibn Hazm de Cordoue, au XI^e siècle, écrivit une épître (*Risala fi fida'il ahl al Andalus*) dans laquelle il vantait les mérites de sa province et proclamait même la supériorité de ses habitants. En effet, à l'époque du califat de Cordoue, puis des royaumes de Taifas, la philosophie connut un grand essor avec Ibn Tufayl, Ibn Bajja, Ibn Ruschd, ainsi que la littérature, la poésie, les beaux-arts, la médecine, l'architecture, c'est-à-dire tout ce qui constitue la civilisation andalouse, une civilisation d'influences multiples et durables qui enrichit l'Espagne et toute l'Europe chrétienne, à partir de Tolède, aux XII^e et XIII^e siècles.

En 1609, se produisit le déracinement de l'islam ibérique et l'on coupa une des branches maîtresses qui constituaient l'Histoire espagnole, mettant un point final à la coexistence multiséculaire.

L'expulsion des morisques, une expulsion parmi tant d'autres

Certains historiens présentent le problème sous un autre angle et considèrent l'expulsion des morisques comme une expulsion parmi tant d'autres tout au long de l'histoire de la Péninsule. Et s'ils font cela, ce n'est pas pour lui enlever de l'importance, mais pour essayer d'appréhender le phénomène en la situant, d'une part, dans l'histoire de l'Espagne, et d'autre part dans l'étude du phénomène de l'exil, avec l'aide de sociologues et d'anthropologues, pour arriver à une vision en profondeur des faits.

Nul doute que la réalité de l'exil a été inséparable de l'histoire espagnole. L'on calcule qu'entre 1492, année de l'expulsion des juifs promulguée par les Rois Catholiques, et 1975, année de la mort de Franco, quelque trois millions de personnes ont dû abandonner l'Espagne, à cause d'expulsions forcées ou de violences exercées sur elles.

1991, p. 8-9 : «Puro y simple genocidio que es el verdadero sentido de aquel vocablo "expulsión" de metal tan decente y que solemos usar con anestesiada inconsciencia. En medio de tanto eufemismo y de tanta identificación con los criterios oficiales, se pierde de vista la liquidación de un pueblo y de una cultura hispana».

21. Sur ce point, voir en particulier l'ouvrage de Juan Vernet, *La cultura hispanoárabe en Oriente y Occidente*, Barcelona, Ariel, 1978 et celui de Luce López-Baralt, *Huellas del Islam en la literatura española. De Juan Ruiz a Juan Goytisolo*, Madrid, Hiperión, 1985.

Les gouvernements espagnols n'ont cessé de générer des exclusions depuis le xvi^e siècle : après les juifs (1492), les morisques (1609), ensuite les partisans de Charles d'Autriche (les *austracistas*) lors de la guerre de Succession (1701-1715) qui vit la victoire des Bourbons. Mais auparavant, il y eut les catholiques hétérodoxes aux xvi^e et xvii^e siècles. Et aussi les jésuites (1767), les carlistes et les conservateurs, et d'autres fois encore les libéraux, selon les vicissitudes de la vie politique du xix^e siècle. Finalement, 500 000 républicains vaincus durent s'exiler au moment de la retraite en février 1939.

Plusieurs historiens ont récemment étudié les expulsions comme un phénomène récurrent de l'histoire de l'Espagne. Henry Kamen, spécialiste du sujet, estime qu'il y eut en Espagne quatorze grandes expulsions. Il les passe toutes en revue dans son livre, publié en 2007, *Los desheredados, España y la huella del exilio*²², c'est-à-dire « Les déshérités, l'Espagne et l'empreinte de l'exil ».

Cette même année Juan Canal publia *Exilios. Los éxodos políticos en España, siglos XV-XX*²³ (Exils. Les exodes politiques en Espagne, xv^e-xx^e siècles) et, un an avant, Juan Bautista Vilar fit paraître un ouvrage intitulé *La España del exilio. Las emigraciones políticas españolas en los siglos XIX y XX*²⁴ (L'Espagne de l'exil. Les émigrations politiques espagnoles aux xix^e et xx^e siècles).

D'autre part, la revue madrilène *La Aventura de la Historia*²⁵ (l'Aventure de l'Histoire), dans son n° 116 de juin 2008, a publié dans cette même perspective un dossier intitulé *Exilio de España* (Exil d'Espagne) avec des articles de Jordi Canal (« Éxodos de todos los colores », « El vaivén del XIX »), de Raphaël Carrasco (« Judíos, protestantes y moriscos »), de Rosa María Alabrús (« El baile de los Austracistas ») et de Ángel Duarte (« Guerra civil y diáspora »).

En s'inscrivant dans cette même perspective, aussi bien les auteurs des livres que je viens d'évoquer, que les responsables des numéros spéciaux des revues, arrivent à des conclusions semblables, même si elles sont exprimées parfois avec certaines nuances.

Tous ces auteurs soulignent le fait que depuis le début ce sont des espagnols qui expulsent d'autres espagnols et que les expulsions correspondent à la recherche de cohésion interne du pays. Ceux qui la mènent à bien veulent arriver à une identité stable pour le pays qu'ils prétendent représenter. Ce serait donc cette attitude d'exclusivisme et d'intolérance qui a généré cinq siècles d'exclusions.

Tout au long de son histoire, l'Espagne accumula de nombreuses identités : de race, d'idéologie, de religion, de nationalités. C'est pour cette raison qu'elle eut tant de difficultés à construire une identité solidaire et à exister dans une expérience partagée. En revanche, elle connut bien une aspiration mythique à une construction de ce qui serait purement espagnol (*lo español*).

22. Henry Kamen, *Los desheredados, España y la huella del exilio*, Madrid, Aguilar, 2007 (traduit de l'anglais).

23. Juan Canal (éd.), *Exilios. Los éxodos políticos en España, siglos XV-XX*, Madrid, Silex, 2007.

24. Juan Bautista Vilar, *La España del exilio. Las emigraciones políticas españolas en los siglos XIX y XX*, Madrid, Síntesis, 2006.

25. *La Aventura de la Historia*, n° 116, juin 2008, p. 55-81.

Avec les expulsions répétées des minorités, la tentative séculaire de créer une identité nationale a échoué. Les expulsions ont miné l'identité de l'Espagne en tant que nation, puisque dans chacune de ces circonstances le pays s'est privé de forces vives, d'élites culturelles essentielles, dont l'absence a à chaque fois freiné le développement du pays. Les exilés ont emporté avec eux une partie de cette identité, de sorte que la grande victime de tant d'exils fut l'Espagne elle-même. Et Henry Kamen insiste sur l'autre aspect complémentaire. Les grands bénéficiaires furent les pays d'accueil, où se développa une culture de l'exil : tel fut le cas de la Tunisie avec l'arrivée des morisques en 1609, de même que du Mexique avec la venue des républicains en 1939.

Dernier point important, à la base de toutes ces expulsions : l'exil suppose que la coexistence entre des groupes sociaux différents n'est plus possible. Arrivé à ce point, le gouvernement décrète que les minorités affectées ne peuvent plus faire partie du pays. Ceux qui gouvernent ressentent la présence des minorités comme un danger. Ils expulsent pour préserver le pays des idées et des croyances qui lui sont étrangères et qui, selon eux, menacent son intégrité.

Les historiens, dans leur vision du phénomène de l'expulsion comme une répétition de structures d'un phénomène récurrent, sont d'accord avec les sociologues et les anthropologues qui étudient le phénomène dans leurs circonstances historiques, soulignant les mécanismes qui ont tendance à se répéter.

En effet, des sociologues et des anthropologues ont antérieurement abordé le thème des expulsions et leurs commentaires aident à percevoir le phénomène de l'exclusion dans différentes sociétés. Ils nous invitent à voir le problème de l'exclusion comme un phénomène inhérent à toute société, et qui peut apparaître à n'importe quel moment de son histoire. L'anthropologue René Girard exprime ainsi ce principe général :

Les minorités ethniques et religieuses tendent à polariser contre elles les majorités. Il y a là un critère de sélection victimaire relatif, certes, à chaque société mais transculturel dans son principe. Il n'y a guère de sociétés qui ne soumettent leurs minorités, tous leurs groupes mal intégrés ou même simplement distincts, à certaines formes de discrimination sinon de persécution²⁶.

Et pour appuyer sa thèse, René Girard nous invite à réfléchir aux stéréotypes des accusations. Il écrit : « À première vue, les chefs d'accusations sont assez divers, mais il est facile de repérer leur unité... Les plus fréquemment invoqués sont toujours ceux qui transgressent les tabous les plus rigoureux, relativement à la culture considérée »²⁷.

C'est-à-dire que, comme dans le cas des morisques, et avant eux des juifs convertis (*conversos*), la société se sent attaquée dans ses valeurs fondamentales. L'on estime qu'aussi bien les uns que les autres représentent des risques économiques, démographiques, sociaux et religieux, et qu'ils peuvent ainsi arriver à détruire les fondements de la nation.

26. René Girard, *Le bouc émissaire*, Paris, Grasset, 1976, p. 30.

27. *Ibid.*, p. 26.

Un autre concept que les sociologues et les anthropologues présentent comme récurrent dans les multiples expulsions de l'histoire, c'est celui de *bouc émissaire*. L'expression correspond à un rituel de l'ancien peuple d'Israël pour lequel on choisissait deux boucs : l'un était sacrifié par le prêtre pendant la cérémonie rituelle, et l'autre, connu comme le bouc émissaire était abandonné au milieu du désert, accompagné d'insultes et de jets de pierres. Par ce sacrifice, les juifs se croyaient purifiés de leurs fautes. Tout au long des siècles, on a utilisé l'expression chaque fois qu'un peuple, en des moments de crises, a cherché des coupables et a désigné un groupe donné comme responsable de tous les maux, faisant de lui son bouc émissaire. Ce concept est la justification, au niveau des mentalités, des expulsions.

Conclusion : autres voix qui se sont fait entendre en ce quatrième centenaire

Pour conclure notre exposé, nous voudrions préciser que la commémoration du quatrième centenaire de l'expulsion n'a pas été un privilège exclusif des universitaires. Beaucoup d'autres voix se sont levées pour rendre hommage à leur manière aux exilés. Entre eux, comme nous allons le voir, des hommes politiques, des descendants de ces mêmes morisques, des écrivains, etc.

Lors de l'ouverture du colloque international de Tunis, auquel j'ai fait allusion au début de ce travail, l'ancien premier ministre, M. Hédi Baccouche, dans son discours inaugural, a présenté son point de vue sur l'expulsion. Celui-ci mérite d'être analysé, parce que son auteur est un éminent homme politique et un homme cultivé qui, en l'occurrence, a donné son avis sur la question.

Il a dit sa joie de présider cette ouverture, persuadé que les travaux des uns et des autres « aideront à la compréhension de ce qui s'est passé et de ce qui se passe actuellement dans le monde et que le passé aidera à préparer l'avenir ». Il a tout d'abord qualifié l'expulsion comme étant « l'une des plus grandes tragédies humaines et l'un des plus grands crimes commis par l'homme contre ses frères ».

Pour montrer comment l'expulsion fut une tragédie, il lut une page d'Aznar Cardona, témoignage d'autant plus émouvant que l'on sait que l'auteur avait peu de sympathie pour les morisques. Ce témoignage finit par ces lignes : « ils marchaient à pied, fatigués, souffrants, perdus, tristes, confus, honteux, en colère, souillés, enragés, désabusés, assoiffés et affamés... ».

L'orateur affirma aussi la nécessité du devoir de mémoire : la Tunisie sut accueillir avec humanité ces exilés, qui, à leur tour, apportèrent tant de bienfaits au pays. Mais le devoir de mémoire doit aller au-delà, car aujourd'hui encore, à notre époque, se produisent des crimes contre des groupes minoritaires, contre l'Humanité. Voilà pourquoi, poursuivit le ministre, il est important de faire connaître ce qui s'est passé avec les morisques ; c'est ainsi que nous nous armerons intellectuellement pour que de telles horreurs ne se reproduisent plus. Il cita, ensuite, cinq cas pour illustrer ses paroles :

1. L'extermination de cinq millions de juifs par le nazisme en Europe.

2. Au Rwanda, le gouvernement a exterminé en 1994 800 000 Tutsis.
3. En ex-Yougoslavie, les serbes ont massacré les musulmans. À Srebrenica, on a tué des centaines d'innocents.
4. En Palestine, et plus spécifiquement à Gaza, un peuple affaibli souffre de la faim, de la pauvreté, de l'exode, victime de l'une des armées les plus puissantes du monde.
5. Au Sri Lanka, le gouvernement veut exterminer la minorité Tamul.

Ce positionnement d'un homme politique, encore plus engagé que les chercheurs, nous apporte, sans nul doute, des éléments de réflexion.

Et pour conclure, nous voudrions présenter un autre point de vue qui, certes, se situe en marge des préoccupations universitaires, mais qui, en raison de sa relation avec la thématique morisque doit être présenté et donné à connaître.

Dans les couloirs du colloque de Grenade organisé à l'occasion du IV^e centenaire (13-16 mai 2009), et dans quelques articles de la presse grenadine, des descendants de morisques ont fait entendre leurs voix : ils seraient, selon ce qui était précisé dans un texte, seulement au Maroc, environ un million de personnes.

Ils demandaient deux choses : que les autorités officielles espagnoles reconnaissent le drame que fut l'expulsion des morisques et que cela donne lieu à une déclaration officielle, semblable à celle prononcée par le roi Juan Carlos I^{er} d'Espagne le 31 mars 1992, à la synagogue de Madrid, en présence du président d'Israël, concernant l'expulsion des juifs d'Espagne en 1492. La deuxième demande concernait la condition des descendants de morisques expulsés qui vivent aujourd'hui au Maroc : ils demandaient qu'on leur accorde la double nationalité, puisque les morisques étaient espagnols, ce qui leur permettrait, s'ils le désiraient, de retourner au pays de leurs ancêtres.

En Tunisie, d'autres voix se firent aussi entendre, qui elles aussi ont demandé – respectueusement – à leurs majestés les Rois d'Espagne une déclaration qui reconnaisse la tragédie vécue par les morisques et que, symboliquement, on annule le décret d'expulsion. Le porte-parole de cette demande est le professeur Témimi, de l'université de Tunis, qui dirige depuis 25 ans un centre qui se consacre à l'organisation de colloques et à l'édition de livres sur les morisques, ce qui fait de lui un lien important entre l'Europe et les pays musulmans. L'originalité du positionnement du Dr. Témimi, c'est qu'il s'adresse en même temps aux gouvernants des nations arabes, en leur demandant, à l'occasion des commémorations du quatrième centenaire, de ne pas oublier la tragédie morisque et de lui apporter leur appui.

Finalement, ce dont il s'agit à travers tous ces appels, c'est de la nécessité de réparer une vieille injustice, à travers la récupération de la mémoire historique. Les descendants de morisques expulsés demandent qu'on reconnaisse le passé et qu'on tire les conséquences qui leur donnent une nouvelle opportunité, et plusieurs historiens du monde musulman appuient depuis plusieurs années ces demandes et leur donnent plus d'importance encore en cette année 2009.

Des romanciers aussi, à l'occasion de ce quatrième centenaire de l'expulsion, recréent dans leurs œuvres le monde des morisques et contribuent ainsi à recouvrer et à perpétuer leur mémoire. C'est le cas de Carmen Boullosa qui

plonge son héroïne dans la Grenade chrétienne et morisque, la Régence d'Alger et ses bagnes, les grands événements de l'époque, comme la bataille de Lépante²⁸. Adriana Lassel, pour sa part, dans son roman *Lucas el Morisco*²⁹, situe les aventures de son héros, morisque de Tolède, au moment de l'expulsion et le suit dans son voyage de retour en Espagne, d'Agde à Séville, puis de là au Nouveau Monde. Ildefonso Falcones, quant à lui, nous narre dans *La mano de Fátima*³⁰ (La main de Fatma) les multiples aventures d'Hernando, homme très hostile au fanatisme de son époque, qui essaie de trouver une solution à sa vie à travers un certain syncrétisme religieux.

C'est ainsi qu'en cette année 2009, on a recouvré la mémoire des morisques, à travers de nombreuses manifestations culturelles, des expositions, des livres et une douzaine de colloques. Ces mille et une facettes de la commémoration représentent un hommage vibrant rendu aux 300 000 personnes qui subirent dans leur vie la tragédie de l'expulsion.

28. Carmen Boullosa, *La otra mano de Lepanto*, México, Fondo de Cultura Económica, 2005.

29. Adriana Arriagada De Lassel, *Lucas el morisco, o el destino de un manuscrito encontrado*, Olías del Rey (Tolède), editorial Azacanes, 2005.

30. Ildefonso Falcones, *La mano de Fátima*, Barcelone, Grijalbo, 2009.